

croupe ; qu'au premier choc on enfoncerait les ennemis, et que, la rive une fois débarrassée, le centre composé de la multitude sans armes et des bagages effectuerait le passage. Le roi, qui commandait en personne l'arrière-garde, devait appuyer et soutenir la marche.

Le vieil écuyer s'était arrêté à la porte de la tente royale, dans l'attitude d'un homme qui sollicite une audience. Après plus de deux heures d'attente, un valet lui demanda enfin qui il était, et ce qu'il voulait.

—Je suis, répondit-il, le débris d'un grand corps d'armée, et je demande à parler au roi.

—Est-ce pour obtenir, par hasard, un habit neuf ? car le tien est terriblement vieux ; ou bien est-ce pour demander un palefroi un peu moins efflanqué que celui que tu montes ? Je jure qu'il a dû faire un long carême, pour arriver à un tel état de maigreur. Mon ami, le roi est invisible. Tu sens assez que dans un moment comme celui-ci, Sa Majesté n'a pas le temps de s'amuser à donner l'aumône.

—L'aumône que je demande peut t'être aussi utile qu'à moi, jeune imprudent ; car ce que j'ai à dire intéresse toute l'armée, et le salut même de Sa Majesté.

—Il ne manque pas de donneurs d'avis en circonstances pareilles, répartit brusquement le valet. Le roi lui-même s'en plaint, et prétend qu'il préfère un bon coup d'épée au meilleur conseil. Ainsi, mon garçon, tâche de faire bonne besogne ; et, quand nous aurons passé le fleuve, il sera encore temps de nous apprendre comment nous aurions dû faire pour le passer.

Le vieil écuyer se retira en murmurant.—Comme ils voudront, disait-il à Raoul, lorsqu'il l'eut rejoint. Je désirais donner à votre roi un conseil salutaire ; on ne m'en laisse pas la faculté : soit. Mais vous concevez, jeune homme, qu'il importerait au prince de savoir tout ce qui peut contribuer au succès de son entreprise. On n'a pas trop de toutes les lumières dans un cas comme celui-ci. Mais ces valets sont gens orgueilleux et fats ; je plains les princes d'être obligés d'en avoir. C'est là le malheur des cours : on n'y voit que de vils flatteurs, toujours prêts à jeter l'encens, quand il faudrait donner de bons avis. Raoul, fuyez l'air empesté des cours ; il aurait bientôt corrompu la candeur de votre âme...

Après ce peu de paroles, prononcées avec amertume, le vieux guerrier rentra au quartier de son chef Geoffroy de Rancon.

XVI

LE MÉANDRE

Vers midi, la trompette du départ sonna. Aussitôt l'étendard royal, porté par Geoffroy de Rancon, annonça la présence du roi et de la reine, qui vinrent se placer en vue de tous, sur une petite hauteur, pour servir d'encouragement et de témoins. L'ardeur des troupes était extrême. Chaque cavalier prit un fantassin en croupe. Les chevaux eux-mêmes poussaient des hennissements multipliés, comme s'ils eussent été

pressés d'agir. Au signal donné par la reine et répété par la voix de vingt chefs, parmi lesquels le bouillant sire de Courcy et le frère du roi, Robert, de nombreux cavaliers s'élançant à l'eau. Un sentiment d'inquiète curiosité saisit toutes les âmes ; mais un cri unanime d'approbation s'élève dans les airs : *Montjoie saint Denis !* s'écrie le roi et toute l'armée après lui : *Montjoie saint Denis !* répètent la reine et toute l'armée après elle. Les Turcs poussent à leur tour un immense hurrah à l'honneur d'Allah et de son prophète. En même temps, on voit leurs cavaliers courir dans toutes les directions, soulever des tourbillons de poussières ; puis bientôt la rive se garnit de bataillons pressés, et une haie de lances se dresse, attendant les braves, mais imprudents, croisés. La rapidité et la profondeur des flots laissent bientôt pressentir un terrible obstacle. Ceux qui étaient exposés les premiers repoussés par les vagues furieuses, avaient peine à se soutenir. La plupart étaient refoulés contre leurs voisins, quelques-uns même entraînés. Plusieurs des plus imprudents, que leur ardeur téméraire avait emportés en avant, subirent ce triste sort. Les spectateurs purent voir, là, un corps rouler sur les flots, déjà inanimé ; ici, un guerrier lutter contre le courant, mais gêné par ses armes ; ailleurs, des chevaux ou nageant ou noyés ; et ce spectacle enflammait les uns et attristait les autres.

Aussitôt que le premier rang fut à portée des ennemis, une grêle de flèches et de pierres tomba sur lui. Grâce à leurs armures, les cavaliers résistaient à cette terrible avalanche ; mais quelquefois les chevaux, atteints aux parties sensibles, s'agitaient et perdaient l'équilibre. Il fallait tout l'art des cavaliers pour les assujettir. Les fantassins montés en croupe ripostaient bien de tout leur pouvoir ; mais leur position mal assurée leur donnait un grand désavantage vis-à-vis de l'ennemi. Et à mesure que l'on approchait du bord, le péril augmentait ; car alors de longues lances, de terribles cimenterres attendaient qui-conque était assez hardi pour poser les pieds sur le rivage. Ajoutons que ce rivage fort escarpé présentait une nouvelle difficulté, et exposait misérablement les croisés aux coups des Turcs.

On devine avec quelle anxiété le roi suivait l'opération. Les cris partis du camp ne cessaient d'encourager les efforts. S'il arrivait qu'un guerrier, plus heureux ou plus habile, parvint à monter sur le bord, de grands applaudissements éclataient ; mais bientôt, écrasé par le nombre, il succombait et était jeté à la rivière. Une certaine quantité avaient déjà subi ce triste sort. On voyait alors rouler pêle-mêle cavaliers et chevaux, sur les ondes rougies. Mais sans cesse de nouveaux arrivants remplaçaient les victimes ; on eût dit que ce triste spectacle enflammait l'ardeur, au lieu de l'éteindre. Chaque seigneur se disputait l'honneur d'aller venger ses frères. Ceux mêmes de la garde du roi demandaient permission de se jeter à l'eau ; il semblait à chacun qu'il serait plus heureux ou plus habile que ses devanciers. Encouragés par le succès, soutenus par la position, les Turcs poussaient leurs formidables clameurs, surtout quand un coup mieux dirigé avait précipité une plus noble victime.